



Propos recueillis par **Gérald HAYOIS**

Entrée comme religieuse clarisse au monastère de Malonne en 1968, Christine Daine a été un temps responsable de la communauté. Elle retrace son parcours spirituel, son attrait pour la méditation chrétienne et l'ouverture à d'autres traditions.

Christine DAINÉ

« JE SUIS CERTAINE D'ÊTRE AIMÉE D'AILLEURS »

Comment a débuté votre parcours de vie ?

— Je suis née en 1946 dans un petit village en plein cœur de l'Ardenne dans la commune de La Roche, au bord de l'Ourthe. Cet enracinement rural m'a été précieux. Les Ardennais, dit-on, sont courageux et fidèles dans leurs relations, avec une certaine fierté discrète et une prudence de paysan. On ne donne pas son avis ni son amitié trop vite. Et je me reconnais bien dans cette manière d'être. J'ai aimé la nature environnante et mes premières expériences de Dieu y sont liées. Mes grands-parents étaient agriculteurs, mon père instituteur et bon pédagogue. J'ai fait toute mon école primaire chez lui, dans une classe unique, et j'ai été très marquée par sa personnalité.

— Quelles valeurs vous ont été transmises ?

— Notamment le respect de la personne et le désir d'apprendre. Nous n'étions pas riches. Un instituteur à l'époque n'était pas bien payé. Nous n'avions ni voiture ni télévision, un confort minimum, mais il y avait des rayons de bibliothèque à plusieurs endroits de la maison. Mon père adorait les livres et m'a transmis sa passion pour la lecture.

— À vingt-deux ans, vous avez choisi de vous orienter vers la vie religieuse, et plus particulièrement monastique, dans la famille franciscaine, comme clarisse...

« Il faut parler de Dieu de manière plus poétique, évocatrice, moins affirmative. »

- J'ai perçu progressivement que l'important dans ma vie serait d'être une femme aimante. J'avais la conscience forte d'être ainsi au cœur du réel. Peu m'importait le genre de vie que je mènerais, mais je souhaitais déverser cette énergie d'amour sur le monde et les autres. Il

était clair que je ne pouvais réaliser cela toute seule et que j'avais besoin de faire communauté avec des personnes vivant cela au jour le jour comme une priorité. C'est ainsi que j'ai choisi la vie monastique dans l'ordre des Clarisses orienté entièrement par un amour évangélique. Je voulais vivre en plein monde, et la dimension spirituelle me mettait justement "au cœur" du monde.

— Vous avez choisi le monastère de Malonne en 1968, époque mouvementée dans L'Église et le monde...

— J'ai senti dans ce monastère une grande ouverture. Nous étions huit novices à l'époque et les responsables étaient des personnes qui nous faisaient confiance. Nous avons apprécié ce vent de liberté d'après Concile où il y avait place pour le débat. Cela n'a pas toujours été facile vu l'écart des générations. À ce moment-là, nous étions en train de retravailler nos constitutions et les jeunes religieuses y ont pris une part active. Nous avons présenté à la communauté ce qui avait mûri entre nous, jeunes et aînées, et cela a été bien accueilli.

— Vous y êtes restée quarante-cinq ans. Il y a eu des départs, la communauté a vieilli. Cela n'a pas toujours été un long fleuve tranquille...

— Non, mais l'esprit communautaire a facilité beaucoup de choses. Chacune avait son tempérament et il a fallu s'apprivoiser, accepter de ne pas être toujours comprise par celles qui n'avaient pas le même vécu. Nous avons heureusement toujours pu bénéficier d'un accompagnement spirituel et psychologique avec des personnes compétentes et externes à la communauté pour mieux discerner notre vocation en lien avec notre histoire personnelle.

— Vous avez évolué dans la manière de concevoir la vie spirituelle ?

— Cela a commencé par la richesse de la vie communautaire dont j'ai beaucoup reçu, et ensuite par un attrait pour le monde oriental et la vie des mystiques. J'ai eu l'occasion de faire, grâce au DIM (Dialogue interreligieux monastique), une semaine de formation sur les pratiques orientales : bouddhisme, hindouisme, taoïsme. Cela m'a beaucoup plu. J'ai pu goûter à la richesse et la pertinence de ces traditions et j'ai eu l'occasion, en 1998, de passer cinq semaines dans les monastères zen du Japon avec d'autres moines et moniales chrétiens.

— Qu'avez-vous retenu de cette expérience ?

— L'importance et la place du corps dans la méditation. La méditation silencieuse, je la pratiquais déjà car j'ai toujours été attirée par le silence. Au Japon, j'ai pu expérimenter la différence entre le corps qu'on a et "le corps qu'on est" - qui est en réalité "le corps de relation". Cette importante découverte a marqué un avant et un après dans ma vie.

— Vous avez initié ensuite des séances de Méditation Chrétienne de Simple Présence, que vous pratiquez encore aujourd'hui...

— Ce que je propose possède des affinités avec le zen et la méditation de pleine conscience sans être ni l'un ni l'autre. Ce qui est premier, pour moi est de bien habiter ce corps qui me met en relation. Mais la dimension essentielle de la méditation de simple présence, c'est l'ouverture à quelque chose - ou plutôt Quelqu'un -, un amour qui nous vient d'ailleurs. Dans le zen, on écoute ce qui monte du fond de nous. Dans la tradition chrétienne, on n'écoute pas seulement ce qui est monté au cœur de l'homme, mais ce qui lui a été dit, ce qui lui a été révélé par une rencontre. Dans le silence intérieur, nous nous rendons attentifs au murmure intérieur d'une voix qui nous appelle, la voix d'une Présence discrète comme un Souffle. C'est elle qui nous engendre par son amour inconditionnel et qui nous met en communion avec les autres. Dans les séances que j'anime, on contemple toujours l'icône de la Trinité avant de s'asseoir et de méditer.

— Cette méditation est totalement silencieuse ?

— Je veille à ce que chacun puisse être sujet de sa propre

méditation. Je ne suis pas un maître, c'est l'Esprit saint qui est le vrai pédagogue. La séance doit se faire dans la douceur propre à l'évangile, ce qui n'exclut en rien la rigueur et

« On doit pouvoir dire les choses de la foi autrement. »

la précision. Je propose un ou deux exercices corporels en vue d'habiter son corps, calmer le mental et éveiller le cœur. Puis je cueille au fond de moi un mot, une courte phrase, qui peut éveiller l'autre à ce même niveau. On s'empresse d'oublier cette phrase et on entre en silence. À la fin de la séance, je remercie chacun et invite à la gratitude pour Celui qui était là, au cœur de la prière. C'est donc très discret, je ne m'immisce pas dans la conscience de l'autre. Tout se vit dans la "Présence" à Dieu, à soi-même, aux autres.

— **Dans le prolongement de ces séances, vous proposez depuis 2016 un envoi par mail hebdomadaire d'une petite feuille de réflexion spirituelle appelée "Le fil bleu"...**

— Comme les séances sont silencieuses, je trouvais qu'il manquait ce complément d'une parole qui nourrit et interpelle. Donc, j'offre à qui veut la possibilité de recevoir ce fil bleu chaque semaine. Un premier texte - qui est un des coups de cœur de mes lectures - évoque la tradition chrétienne, quelle que soit l'origine du texte. Cela peut venir autant d'un agnostique que d'un croyant, mais cela dit quelque chose de juste, bon et souvent percutant à propos de Dieu ou de Jésus. Je joins une parole d'Évangile puis un court poème, un conte ou un aphorisme puisé dans une autre tradition soufie, zen, hindouiste. En écho, en contrepoint ou en complément.

— **En 2015, vous étiez encore une dizaine de religieuses qui ont quitté le monastère de Malonne devenu trop grand.**

— Oui, nous sommes aujourd'hui sept sœurs qui avons rallié la communauté des clarisses et des franciscains de Bruxelles. J'ai rejoint un temps une petite communauté de laïcs intéressés par la méditation sous la forme des trois traditions bouddhiste, orthodoxe et catholique. On a cheminé ensemble. Les relations étaient belles et profondes. Mais après deux ans environ, j'ai senti que je devais retrouver ma communauté clarisse.

— **Concevez-vous la foi aujourd'hui de la même manière qu'à vingt ans ?**

— Quand des jeunes de passage au monastère me demandaient si Dieu existe, j'étais souvent bien embarrassée. Au fil du temps et du mûrissement de ma foi, j'ai acquis l'audace de leur dire : « *Écoutez, je ne sais pas à vrai dire si Dieu existe, mais il y a une chose dont je suis absolument certaine, c'est que Dieu m'aime.* » C'était paradoxal, et ils ne manquaient pas de le faire remarquer, mais ils comprenaient vite que la vérité ne se trouve pas dans une pensée conceptuelle, mais paradoxale ou poétique. Comment dire autrement ce qui relève de l'expérience et spécialement de la certitude d'être aimé d'ailleurs ?

— **Cette expérience est toujours présente chez vous ?**

— Très petite, j'avais déjà ce ressenti, même si c'est plus épuré maintenant. Il y avait dans l'enfance l'image d'un Dieu qui punit, mais cela ne m'a jamais trop touchée, peut-être parce que mon père qui m'a donné aussi le cours de catéchisme n'induisait pas cette image. Mon père était bon. Je ne pouvais donc pas envisager un Dieu-Père autrement

que très bon et plein de tendresse. Pourquoi dire : « *C'est trop beau pour être vrai* » ? Je penserais plutôt que « *C'est trop beau pour ne pas être vrai* ». Cherchons ce qui est beau, c'est la meilleure voie pour trouver le chemin vers Dieu. Pour moi, Dieu est Amour, il est relation en lui-même. Il nous crée relation dans la moindre cellule de notre être et de notre corps. Ce Dieu s'incarne pour être avec nous, épouser tout de notre existence avec ses joies et ses épreuves. Je crois que cette expérience peut aussi s'appuyer sur de sérieux fondements théologiques.

— **Dans ce qu'on appelle le contenu de la foi, vous avez connu des évolutions ?**

— Bien sûr. Je ne demande pas que l'on supprime le Credo car il garde la précieuse mémoire de tous les débats qu'ont connus l'Église et les conciles des premiers siècles. Mais on doit pouvoir dire les choses autrement. Et qu'est-ce qui est à dire, sinon que nous sommes aimés d'ailleurs ? C'est l'essentiel pour moi du témoignage chrétien, et cela suffit pour faire la différence.

— **Vous voyez Dieu comme une personne ?**

— Pas une personne comme nous le sommes, mais un être en parfaite relation, donc bien plus personne que nous ne le sommes. Il faut casser certains mots, user d'antinomies ou d'oxymores. Comme les mystiques qui l'appelaient le Loin-Proche, la Ténèbre-Lumineuse ou le Transcendant-Immanent. Parler ainsi donne à penser, et à goûter surtout, et nous transforme. Il faut oser parler de manière plus poétique, plus évocatrice, moins affirmative.

— **Jésus... ?**

— Il est cette présence du Dieu aimant parmi nous.

— **L'Église reste votre famille ?**

— Plus que jamais. On ne peut pas être chrétien tout seul. Il faut que cet amour de Dieu soit incarné, partagé, prié, expérimenté, raconté avec d'autres. L'avenir de l'Église, ce sont des petites communautés. Je n'ai rien contre les communautés paroissiales et je souhaite qu'elles subsistent parce qu'il y a des gens qui s'y trouvent bien, mais il faut démultiplier les autres lieux de présence, de rencontre et de célébration.

— **Qu'est-ce qui vous donne de l'allant dans la vie de tous les jours ?**

— Il y a deux paroles de sainte Claire et saint François qui me touchent. François dit à ses frères, alors que la perspective de sa mort était très proche : « *Frères, commençons, nous n'avons encore rien fait.* » Et Claire, sur son lit de mort, a demandé à un frère franciscain troubadour qui se trouvait là : « *Qu'as-tu de neuf à me dire sur Dieu ?* » Je ne me lasse pas de ces deux paroles. Rester en éveil, c'est cela qui me fait vivre.

— **À qui voulez-vous rendre grâce ?**

— À ma communauté et toutes les personnes que j'ai rencontrées et qui ont compté pour moi. L'amitié est le cœur de ma vie, de ma foi aussi. Parfois, il y a des blessures dans l'amitié et cela nous rabote un peu. J'essaye toujours de garder dans l'intime de mon cœur une place pour ces personnes. Dans l'amitié, il faut aussi de la distance. C'est dans la mesure où chacun devient lui-même, s'épanouit, que la relation a des chances d'être bonne.

— **Vous avez l'espérance d'une vie après la mort ?**

— Oui, j'ai cette espérance, mais pas comme un dû. Je n'essaie pas d'imaginer ce que sera l'après. Mes amis ne sont pas immortels et je ne suis pas immortelle. Mais ce qui a jailli de la relation entre nous est immortel. Et je pense que c'est cela qui va nous entraîner dans l'éternité. ■